

Un correspondant à Batavia de MM. James Finlay et C., de Glasgow, leur écrit la lettre suivante :

J'ai le regret de vous informer que tout ce qu'il y avait d'employés européens ici a été tué sans qu'il en ait échappé un seul pour vous annoncer l'événement. Le drame a eu lieu le 18 et ne peut être surpassé en horreur même par les massacres de Cawnpore. Les détails vous seront donnés par une circulaire adressée par les directeurs de la compagnie.

Des renforts de troupes ont été expédiés en toute hâte de Samarang et autres lieux, sur trois ou quatre steamers, et seront sans doute suffisants pour sauver le reste des Européens de Bansermassing et des environs. La discorde et l'excitation au meurtre sont attribuées à quelques prêtres mahométans revenant de la Mecque. On compte environ cinquante victimes, parmi lesquelles des missionnaires allemands, trois de leurs femmes et dix-neuf enfants.

Pétrin mécanique pour faire le pain.

Des tentatives nombreuses ont été faites pour changer les conditions ordinaires de la fabrication du pain, en supprimant, dans la limite du possible, l'intervention de l'homme dans la manipulation de la pâte. Plusieurs pétrins mécaniques ont été créés et essayés. Ils ont donné des résultats assez satisfaisants pour montrer que le problème n'était pas insoluble ; mais aucun de ces instruments n'était construit dans des conditions qui lui permirent d'entrer dans la pratique usuelle des boulangeries, encore moins dans celle des exploitations rurales et des ménages.

Toutes les difficultés viennent d'être résolues par une invention très simple due au docteur Raboisson, de Bordeaux. Il paraît que ce pétrin fonctionnait à petit bruit, depuis deux ou trois années, dans les boulangeries du département de la Gironde, et dans un certain nombre de fermes et d'exploitations agricoles, qui s'étaient bien trouvées de son emploi. Mais il y a peu de mois que le pétrin Raboisson a été expérimenté à Paris ; le succès a été immédiat et complet.

Ce pétrin est une machine des plus simples ; à peine est-ce une machine. Elle se compose d'une simple caisse de bois, susceptible d'une clôture hermétique, et qui reçoit le mélange d'eau et de farine nécessaire pour obtenir la pâte ; dans cette caisse on place une autre caisse ou plutôt un châssis de fer cubique à claire-voie, plus petit d'un tiers environ que la caisse elle-même. On ferme la caisse ; on lui imprime un mouvement de rotation au moyen d'une manivelle à la main. Un seul homme ou deux hommes suffisent aisément à faire tourner pendant 20 à 30 minutes une caisse contenant environ 350 kil. de farine et d'eau.

Naturellement, le châssis, ballotté dans la caisse, en parcourt successivement tous les points, et, en agitant l'eau et la farine, joue ainsi le rôle de pétrisseur. Au bout d'un temps relativement très court, la manipulation est complète, et, en ouvrant la caisse, on trouve le mélange accompli dans les meilleures conditions requises pour faire du pain de choix.

Le pétrin mécanique du docteur Raboisson fonctionne régulièrement aujourd'hui dans l'une des principales boulangeries de Paris, chez MM. Leroy, Masson et C., boulangers de S. M. l'empereur, et son usage va certainement se généraliser.

LA VIANDE DE VACHE.

Une opinion erronée existe contre la viande de vache ; c'est une grave erreur qu'il faut détruire à tout prix, qu'on le sache bien.

La viande de vache vaut au moins autant que celle de bœuf.

Je dis au moins, parce que certains écrivains mettent la viande de vache au-dessus de celle du bœuf ; parce que les savants français, et surtout les savants allemands, qui ont fait des études comparatives sur la chair de tous les animaux domestiques, en ont conclu que la chair des femelles était incontestablement préférable à celle des mâles. Enfin, il a été reconnu, dans l'abattage des animaux primés à nos grands concours de boucherie, depuis plusieurs années, que, pour 100 kilog. de viande débitée à l'état, la vache donne 37 kilog. de morceaux de première catégorie, tandis que le bœuf n'en donne que 33 à 34 kilog. La viande de la première catégorie se trouve dans l'arrière-train de l'animal, c'est à dire dans la région que l'on appelle vulgairement la culotte. Cette partie où se dépose la viande est beaucoup plus développée chez la vache que chez le bœuf.

La Société centrale d'agriculture de France a été saisie de la question, parce que le préjugé populaire commençait à envahir les régions municipales et à se formuler en décrets désastreux.

Un arrêté du maire de Tours, se fondant sur ce que la viande de bœuf devait valoir mieux que la viande de vache, et qu'en vendant de la vache pour du bœuf, on ne se contentait point de tromper l'acheteur, mais on le volait, ordonnait que les quartiers sortant de l'abattoir seraient marqués aux initiales V pour la vache, B pour le bœuf et T pour le taureau. Un membre de la Société a profité de cette occasion pour demander à ses collègues quelle différence ils faisaient entre la viande de vache et celle de bœuf.

Les membres de la Société centrale d'agriculture ont chargé M. Baudement, professeur de zootechnie au conservatoire des arts et métiers, de consigner dans un procès-verbal le sentiment de l'assemblée.

L'opinion de la Société peut donc se résumer ainsi :

Il n'y a pas la moindre différence entre la viande d'une bonne vache et la viande d'un bon bœuf.

Il est impossible au regard le plus expérimenté de reconnaître, même à l'aide d'instrument ou de procédés scientifiques, un quartier de vache dépeçée d'un quartier de bœuf.

Enfin, s'il y avait une différence à établir entre ces deux animaux, à qualité égale, elle serait en faveur de la vache, qui fournit une plus grande quantité de morceaux de choix.

Dans les Deux-Sèvres, dans le Nord, on engraisse de jeunes vaches, se vendant aussi cher que le bœuf. L'Angleterre, la Belgique, consomment beaucoup plus de vaches grasses. Il faut donc reconnaître que les vaches castrées à cinq ou six ans sont excellentes et de bonne nourriture. Il ne s'agit donc pas de savoir si on vend du bœuf ou de la vache, ce qui serait impossible à reconnaître, mais bien si on achète de la bonne ou de la mauvaise viande, ce que votre ménagère sait fort bien apprécier.

Théodore Six.

Les gandins au voile de gaze verte ou bleue sont dépassés. Les élégants qui tiennent à garantir des ardeurs du soleil la délicatesse de leur teint doivent avoir le courage de leur sylvaitienne et adopter le préservatif le plus puissant. Nous avons bien prévu qu'ils finiraient par là.

On a vu dernièrement, à la réunion de La Marche, quelques-uns de ces messieurs vaillamment armés d'ombrelles.

C'est là un progrès qui était vivement souhaité par les amateurs et les marchands de parapluies.

Du reste, ces ombrelles étaient bien portées. L'une s'épanouissait au-dessus de la tête d'un dandy conduisant un fringant tilbury. Deux ou trois autres protégeaient des sportsmen à cheval.

Par sa dimension, l'ombrelle masculine tient le milieu entre l'ombrelle des dames et le parapluie de grandeur ordinaire. Elle est faite en batiste écarlate doublée de taffetas vert. Elle se recommande par une simplicité pleine de goût, et il est probable qu'elle se propagera bientôt sur toute la surface de Paris et des départements, fidèles imitateurs de toutes les modes parisiennes, — surtout de celles qui se distinguent par quelque bizarrerie.

A ces mêmes courses, Mme de T..., qui se distingue toujours par l'étalage de ses toilettes, était dans un phaéton que sa robe débordait. Un cavalier passe entre le phaéton et une voiture qui le serrait de près, et voilà que son éperon accroche la robe, qui se déchire à moitié, et laisse un immense lambeau attaché au talon du cavalier. Celui-ci, ne se doutant pas du désastre qu'il vient d'opérer, poursuit sa course et caracole dans l'arène, portant, suspendu au fer de sa botte, le morceau de robe : — et dans le phaéton, Mme de T... se lamente, se récrie et lance d'une voix argentine des imprécations furieuses qui réjouissent l'assemblée.

— C'est bien fait ! disent les méchants. Pourquoi porte-t-elle tant de robe !

Pourquoi ? — parce que la mode persiste à le vouloir.

Les prophètes qui avaient prédit de nouveau que la crinoline succomberait définitivement l'hiver dernier n'ont pas été mieux avisés que les astronomes pronostiquant que cette saison-là serait affligée d'une température rigoureuse. La crinoline ne s'est pas amoindrie d'un centimètre et ses adversaires se croient obligés de persévérer dans leurs attaques. Il y a de part et d'autre la même obstination.

Quelques hommes du monde se sont fait de ce sujet un texte inépuisable de plaisanteries et d'épigrammes plus ou moins fines ; — les dames ne sont pas en reste de répliques vives et acérées, sans compter que la réponse la plus amère est cette persistance des femmes à conserver une mode si généralement blâmée par les hommes, ce qui prouve le dédain qu'elles font de leur opinion. — N'est-ce pas leur dire clairement : « Peu nous importe de vous déplaire ! A l'avantage de vous charmer par notre toilette, nous préférons le plaisir d'écraser par le luxe de nos robes nos rivales en élégance.

Une des merveilles les plus ballonnées de Paris répondait à quelques dandys qui la plaisantaient agréablement sur l'ampleur de sa crinoline :

— Il vous sied bien vraiment, messieurs, de critiquer la toilette des femmes, avec votre chapeau qui a l'air d'un tronçon de tuyau de poêle, votre pantalon emprunté à un bouffon de l'ancienne comédie italienne, votre frac d'une coupe si bête et votre informe paletot ! Est-il possible d'imaginer rien de plus disgracieux, de plus laid, de plus grotesque, que votre costume ? Commencez donc par vous réformer vous-mêmes, et quand vous aurez cessé d'être des caricatures, vous viendrez nous faire des remontrances.

Tous les gens de bonne foi conviendront que cette objection est juste. Les dandys contemporains se sont ôté le droit de critiquer la toilette des femmes, — qui pourtant mérite assez d'être critiquée.

Pays.

EUGENE GUINOT.

KERMESSES. Dimanche 24 juillet. Faches, La Madeleine (Lille), Phalempin, Willems.

CHEMIN DE FER DU NORD.

VOYAGE A LA MER. DIMANCHE 24 JUILLET 1859 Train de Plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à DUNKERQUE. PRIX DES PLACES, (aller et retour compris). 2e classe, 5 fr.; 3e classe, 4 fr.

Table with departure and arrival times for Tourcoing and Dunkerque routes. Includes columns for departure/arrival, location, and time.

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes. On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Table with statistics for the week of July 2 to 8, 1859. Includes rows for number of travelers, baggage, and revenue for 1859 and 1858.

Excellentes montres d'or, garanties 4 ans, de la maison LAURANT, de Paris, un des premiers établissements de confiance qui, ayant sa fabrication particulière, peut offrir sur tous les prix marqués, une diminution de 10 francs par montre d'or et 8 francs par montre d'argent aux personnes qui achèteront à terme, et un rabais de 15 francs par montre d'or et 10 francs par montre d'argent à celles qui paieront comptant. S'adresser à M. DEHOORNE, rue du Chemin-Vert, 33, à Roubaix. (1549 - H. 5073)

Pour tous les articles non signés, J. Rehoux.

ne le tue pas quand il est noble et sincère, qu'elle en modifie seulement les conditions et le but. Au fond de leurs cœurs brûlait encore le même sentiment qu'autrefois, mais avec un autre caractère et un autre nom. Ce qu'ils avaient été naguère l'un pour l'autre, la peinture l'était devenue pour Elise, et la marine pour Benowski. Chacun d'eux suivait sa voie avec enthousiasme, et cet enthousiasme les sauvait du désespoir. Tout esprit riche puise sa force vitale dans quelque passion ; là où il n'en existe point, la couronne se flétrit et la fleur s'effeuille. Chez Elise, c'était l'amour qui peignait, qui créait ; chez Benowski, c'était l'amour qui frayait la voie au guerrier, grâce à leurs occupations, le monde leur souriait encore. Quant à l'avenir... on pouvait dire qu'il n'en existait point pour eux, puisqu'ils n'espéraient même plus se revoir ; néanmoins il leur restait encore quelque espoir que leur nom pourrait parvenir, par un beau fait ou par une noble action, au-delà de l'abîme qui s'était ouvert entre eux, et y remplir de satisfaction un cœur demeuré fidèle.

La princesse Sophie-Albertine avait entrepris, dès l'été de 1792, un voyage à l'étranger. Elise Alstern, une de ses favorites, l'avait accompagnée. Grâce à l'influence du maréchal de la cour et de Reutherholm, le comte Berghen avait obtenu aussi la même faveur.

Après avoir visité plusieurs cours d'Allemagne, la princesse était arrivée à Vienne vers l'automne. Elle avait passé le carnaval de 1793 à Rome, où le Pape l'avait reçue avec une politesse empreinte de la, elle s'était rendue à Naples, où elle se trouvait à l'époque où s'accomplirent les événements que nous retra-

Le caractère aimable et légèrement rêveur

d'Elise l'avait bientôt fait aimer de tous ceux avec qui elle s'était trouvée en contact. La reine Marie-Caroline elle-même s'était sentie entraînée vers cette charmante personne pleine d'intelligence et de poésie. Ayant appris qu'Elise cultivait la peinture avec succès, elle ne s'était pas contentée de lui ouvrir avec empressement sa galerie de tableaux, elle avait encore mis à sa disposition quelques chambres du palais, afin qu'elle eût, dans ses heures de travail, tout son confort accoutumé. Ces pièces communiquaient avec l'appartement de la grande-maitresse des cérémonies, qui se faisait un véritable plaisir d'être pour Elise une amie et une protectrice.

La jeune Suédoise vivait exclusivement dans le domaine de l'art et de la contemplation de la nature, et l'Italie avait ouvert à son âme d'immenses perspectives.

Les nombreuses églises et les couvents de Naples sont autant de sanctuaires de la peinture.

Au château Capodi Monte, Elise admira, dans les toiles du Titien, la beauté des formes, l'éclat du coloris, et elle se sentit entraînée par la tendresse gracieuse et touchante que le Corrège, inspiré par la chaleur de son âme, a su mettre dans ses chefs-d'œuvre.

Peindre, dit un critique, pour le Corrège, c'était aimer. Quelle profonde impression ces tableaux ne devaient-ils pas produire sur Elise, pour qui aimer et peindre n'étaient qu'une seule et même chose !

Les environs de Naples, si riches en beautés naturelles, lui avaient aussi ouvert de nouvelles sources d'inspiration.

Entourée de plusieurs copies, des chefs-d'œuvre de Guido, du Corrège et de l'Albane, elle s'occupait, lorsque Benowski entra, d'une œuvre

originale représentant une éruption du Vésuve. Elle ne peignait pas pour le moment ; debout devant son tableau, elle jugeait des effets de lumière à la clarté des bougies.

A la vue de Benowski, elle oublia tout pour se jeter dans ses bras.

Celui-ci avait quitté la Suède par suite du coup foudroyant dont le sort l'avait frappé. Après avoir cru appartenir à une famille honorable et porter un nom estimé ; après s'être livré à l'espoir de serrer bientôt dans ses bras une personne qu'il aimait ; après avoir nourri la conviction qu'il était sur une voie qui lui permettait de se distinguer et le conduirait aux honneurs, il s'était vu tout à coup seul, abandonné, rejeté pour ainsi dire du sein de la société.

Alors il n'avait plus conservé qu'une seule pensée : ne plus compter que sur ses propres forces.

Il s'était souvenu d'Aerlig, ce brave soldat qui l'avait si généreusement laissé sortir pendant sa détention, et il l'emmena, après l'avoir libéré du service.

Un mois après, ils étaient à Londres, où le hasard fit faire au jeune Suédois la connaissance de l'amiral Hood.

Benowski ne tarda pas à apprendre que les frères asiatiques avaient une loge dans cette capitale. Il la visita, et sa qualité de membre de la loge de Stockholm, dont il était redevable à Daniel, le servit fort à point dans cette circonstance. En peu de temps, il eut acquis l'estime et la bienveillance des frères, et dès lors les recommandations ne lui manquèrent pas ; l'amiral Hood surtout agit à son égard en véritable ami.

Engagé dans la marine, Benowski eut bientôt

l'occasion de prouver qu'il n'était pas indigne d'y servir.

Plein de résolution, courageux et intrépide dans les combats, prudent et perspicace, il mérita l'approbation de ses chefs, et conquit l'estime de ses camarades et l'attachement de ses subordonnés.

Au milieu d'une nuit orageuse, il sauva, au péril de ses jours, un petit bâtiment que l'on considérait déjà comme perdu ; cette action d'éclat lui fit un nom dans toute la division de la flotte britannique aux ordres de l'amiral Hood, et il fut promu au grade d'officier, assez difficile à obtenir pour un étranger.

Dès lors, Hood se l'attacha de plus en plus, et finit par le nommer son adjudant, sans que l'envie osât élever la voix.

Animé d'un besoin constant d'activité, sachant qu'il n'avait rien à perdre, mais tout à gagner, Benowski se consacra avec passion à l'accomplissement de ses devoirs. Dans sa vie privée, il se distinguait beaucoup de ses camarades, si toutefois on peut dire qu'il eût une vie privée. Son existence, c'était son service. Tout ce qu'il concernait personnellement n'était pour lui qu'un souvenir. Pareille à un bon génie, Elise apparaissait à son esprit à l'instant du péril ou du chagrin, et venait doubler ses forces. Tout ce qu'il faisait s'accomplissait, pour ainsi dire, sous une bannière invisible qu'elle déployait sur sa tête.

Dès que Benowski et Elise, qui n'avaient obéi d'abord qu'à la voix de leur cœur, furent revenus de leur première surprise, ils se firent mutuellement le récit de ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

(La suite au prochain numéro).